

Une voix pour ne pas mourir  
Fiction

Par  
Guylaine Chevarie-Lessard

## I

L'histoire se disperse, s'effrite, se morcèle. Je deviens un milieu troué, sans point d'Archimède.

Il n'est question que de moi. Ici. Ce qui ne signifie rien du tout.

Il reste seulement ce lien entre tous ces rapports qui s'entrecroisent et forment une toile d'araignée dans laquelle je suis prisonnière.

*Sur votre divan, je suis devenue personne.*

*Seulement personne.*

*Normale, je ne le serai jamais, même avec Toto.*

*Vous le savez très bien. La parole sur le divan décompose. De plus en plus, je deviens un néant ambulante.*

*Neutre.*

*Je suis dans le neutre.*

La ligne droite, le centre d'un cercle.

*Seule.*

*Encore une fois.*

*Même avec lui. Même avec vous derrière ce divan.*

*L'histoire me dépasse et m'emmène quelque part que je ne saurais dire.*

Il ne reste rien.

Seulement ces mots sur rien du tout. Cette parole sur l'infime.  
Sur l'intime. Qui va directement au cœur d'un trou noir où plus rien ne résiste, même la lumière.

Le temps s'arrête. Nulle part. Nul temps.

Il reste l'absence de soi en soi.

Et pourtant, c'est là que je me sens le plus près de l'essentiel.

À dire. À faire. À être.

*Je suis simplement. Sans rien d'autre à dire que cette absence de toute représentation sur ce que je suis, sur ce que vous êtes et sur qui ils sont.*

Je suis une ouverture.  
Une béatitude.

Dire quelque chose de la non-souffrance.

Je suis dans l'absence d'avenir et de passé. Dans ce temps  
linéaire sans y appartenir.  
Mes pieds ne touchent plus au sol. En suspension au-dessus  
d'un gouffre. Là où je peux risquer de sombrer si j'essaie trop  
de devenir quelqu'un. Quelqu'un pour lui. Pour ma mère.  
Pour mon père.

Quelqu'un d'autre que personne.

Cette parole n'est pas très loin de celle que je tiens quand je  
deviens folle. Sans attachement au réel.

Je ne veux plus retourner là. Dans ce suicide intérieur.  
Retourner dans un état indécent et absent de tout.  
Je veux m'approprier le monde sans y sombrer.

La médication m'aide à maintenir l'équilibre nécessaire à cette décomposition de soi.

Rester là.  
Décrire le sentiment de perte. Et revenir tranquillement à l'histoire.

La main de Toto.  
Je voudrais que sa main soit là quand j'en aurai besoin. Quand la solitude de cette absence de soi sera trop forte.

Dans l'atelier.  
Encore.  
Mes peintures.  
Et penser à une composition inusitée qui me fera dire quelque chose de moi qui va jusqu'à l'autre.

Toucher à une vérité que seule l'abstraction de soi peut apporter.

*Sur votre divan, je vais à l'intérieur de la parole.*

L'analyse me met au travail, sans y sombrer, sans y perdre la raison.

Je ne vais pas me perdre. Même si je sais de moins en moins qui je suis.

Les peintures se font, l'écriture aussi. Par coup. Par mesure.

Quand la raison arrive de moins en moins bien à tenir le réel, la parole surgit.

Je dis.

Il dit.

*Vous gardez le silence.*

*Toujours ou presque.*

*Je vous suppose une pensée sur ce que je dis.*

Un chemin se trace.

J'ai une jouissance à le voir venir sans le prédire. À entrer dans un travail d'analyse. À me distancier de toutes les projections imaginaires. À voir que l'échec n'est jamais une possibilité.

La mort psychique peut être évitée.

Je peux être épargnée du chaos.

On devient ce qu'on est.  
On peut fuir ce qu'on est aussi.  
Et même qu'on peut détruire ce qu'on est.

Aller jusqu'à l'autre sans s'y projeter.

Je coule de l'intérieur.

Je me vide. Me défait. Me décompose. Je vais vers le dedans.

*À trop être sur votre divan, je n'ai plus de résistance.*

Suivre un chemin. Sans pouvoir le nommer.  
Suivre le désir et savoir risquer pour ce désir.

Sur ce fil tendu au-dessus du précipice, il y a l'équilibre.  
La jouissance de la recherche.  
Sans personnage.  
Sans histoire.  
Me tenir sur ce fil en essayant de ne pas me perdre.

Regarder mes pieds.  
Voir la ligne qu'ils suivent.  
Avancer tranquillement.  
Un peu chaque jour.

Ne jamais arrêter de chercher, de marcher.



## II

Si seulement.

Il n'était pas là.

Rester. Partir. S'en tenir au désir. Au désir de se voir et de partir.

De ne plus jamais recroiser nos regards.

Il est là.

Trop là peut-être.

Je pense à un autre.

Et puis l'oubli.

Reviens ici. Reviens en arrière.

Avec lui.

Ce souvenir.            Cette odeur.

Écrire sur cette présence qui se fait souvent absence.

Le bonheur.

À temps partiel.

Comme le désir, comme l'espoir, comme un souvenir.

Rester tout près de ce sentiment.

Et m'en tenir à ce malaise.

À ce souvenir.

Derrière. Dans le temps.

D'un instant.

Sur une route.

Où il faisait soleil et où nous étions  
seuls au monde.

Dans un paysage. Une montagne.

Le visage au vent.

Vers rien.

Rien de précis.

Toto, si présent. Moi, si absente.

Cette impossible rencontre qui a eu lieu, alors que nous allions l'un vers l'autre sans jamais nous rencontrer. Il souriait. On se tenait par la main. Alors que Toto n'était qu'un ami, presque un frère, j'étais déjà son amante.

Faire éclater ce frère. Le faire disparaître, parce qu'un frère on ne peut le désirer. C'est interdit selon la Loi, celle qui n'a jamais été écrite, mais que tout le monde respecte à peu près.

Absence.      Présence.      Jamais de coïncidence.

Et puis nous avons emménagé ensemble. Comme deux gamins le nez au vent en attendant le bonheur. Ce bonheur toujours partiel, imparfait, incompris.

L'amour ?  
Un trop grand mot pour le décrire.

L'Amitié?  
Exclue le désir.

Je devrais m'en tenir à ce qui se dit. Là. Dans ce moment d'une possible coïncidence avec soi, avec l'autre, avec ce qui fuit aussi.

Accepter que ça s'échappe. C'est toujours ce que je dis. C'est toujours ce qu'il ne peut pas entendre. Dans son désir d'être avec moi pour toujours.

Nous sommes là.

On reste là.

Sans jamais nous rencontrer complètement.

Il est allé ailleurs. Il est en famille.  
La mienne n'existe pas. La sienne.  
Trop.  
Trop d'intimité familiale.  
Intimité artificielle. Souvenir d'une complétude jamais  
advenue,  
mais il en rêve.  
Ce besoin d'être avec les siens.  
Les fausses similitudes biologiques.  
Enfance. Heureuse. Peut-être.  
Remplie. De paroles incommunicables parce que porteuses de  
séparation. De distinctions. De frustrations. De tragédies  
aussi.  
D'angoisse.  
De souvenirs qu'on ne désire pas.  
Ce père. Cette mère. Ses sœurs et ses frères.  
Toujours à la recherche de reconnaissance. Pour se donner  
une raison d'être.  
Différent,  
mais désir d'être comme l'autre.

C'est toujours souffrant cette f-a-m-i-l-i-e. Ce besoin de se  
rassembler. De faire partie d'une histoire aussi. Une histoire  
qui est la sienne, qui n'est pas la mienne, même si la mienne  
existe aussi là.

Autrement.

Ma famille n'existe presque plus.  
Éclatée.

Cette mère avaleuse. Ce père qui, un jour, s'est effacé devant  
ma mère, pour ne jamais revenir en arrière.

Mes sœurs. J'ai deux sœurs.  
Un chien. Imaginaire.  
Un chat qui s'appelle Lili.  
Une dépression. Majeure.  
Explosion.  
Dissolution.  
Puis.  
Dégringolade.  
Il reste le silence. L'absence. De mère. De réconfort.

Si je continue, je vais faire disparaître tout le monde. Tout le  
monde à part ce lien, ce lien qui reste avec Toto.  
Précaire.  
Mais toujours là.

C'est essoufflant de courir après la stabilité, les responsabilités. De toute façon à quoi servent ces carcans oppressants ? À se taire ? À se définir ? Bref à s'annihiler dans le groupe, un groupe qu'on n'a jamais choisi.

Je suis cynique.      Réaliste.  
   Pessimiste certainement.  
J'accepte ces qualificatifs.

Je suis prête à risquer la solitude de la conscience.

Si je dis quelque chose... Je vais le dire. C'est impossible à dire. Depuis... Depuis. Je ne sais plus. Tout le monde ne sait plus quoi dire, quoi faire, pour que la paix revienne.

Ma mère, cette entêtée, cette entêtée de la Vérité, celle qu'elle cache, celle qu'on ne saura jamais... Elle m'a conçue. Voilà tout. Comme un bien personnel, nous sommes devenus ses bijoux, des bijoux de famille. Il m'a fallu un quart de siècle pour me sortir de ce borbier, de cette maison d'inadaptés.

*Et lui, Toto ?*

Sourire.      Tranquillité.    Douceur.  
Désir toujours.  
    De mon corps.  
Près de lui.    Caresse.      M'éloigne.  
    Reviens.  
Parfois.  
    Rien ne vient.  
Je ne peux pas.  
Pas ce soir.  
Insatisfaction encore.

Cette famille, cette absence de parole, cette prison, cette  
concentration d'interdits, d'absence.  
Et lui...  
Sur l'oreiller. M'appelle. Me demande.  
    Ce baiser.  
    Cette présence.  
Toto, ce quasi frère.  
Lui. Moi. Il y a un discours entre nos corps.  
    Angoisse.

Se tenir sur ce fil et continuer.



Où aller maintenant? Le rapport existe-t-il encore?  
Amoureux? Il n'y a pas de rapports amoureux comme disait  
ce célèbre analyste.

*Vous écoutez cette histoire. Moi sur votre divan. Vous assise  
derrière.*

*-Vous ne dites rien?*

Bref, Toto m'a vue, un jour, complètement nue. Au sens  
figuré. Je veux dire dénudée de raison, d'inhibition. C'était un  
jour grave. Authentique. Un jour comme jamais plus,  
j'espère, il y en aura. Un jour d'exposition de mes œuvres. Le  
soir du vernissage.

Cet aveu de soi. Cet aveu que je croyais bien réel, à travers  
mes œuvres, d'un évènement qui n'a, peut-être, jamais eu  
lieu. Je n'en serai jamais certaine au fond.

Ma sœur, à cinq ou six ans, en visite chez un oncle. Moi,  
allant dormir chez-lui aussi parfois. L'aimant comme un père,  
j'étais sa petite reine.

Quelle importance, si ce viol m'a aussi atteinte.

On est tous violeurs et violés un jour ou l'autre dans l'existence. Il suffit d'y penser. Deux minutes. L'attentat existe même dans toute parole qui se veut.

Oui qui se veut.

Il y a toujours au fond quelque chose, quelque part qui nous a profondément blessés. Et qu'on revit sans cesse. Incapable de passer au travers.

Ce soir de vernissage et de délire, j'ai embrassé une fille pour la première et la dernière fois. Ce soir là, j'ai dansé comme une louve devant Toto, devant tous ceux qui se trouvaient là. Et puis.

J'ai pleuré, pleuré éperdument. Sans rien comprendre de ce débordement. Et me suis retrouvée à l'urgence. Après plusieurs actes innommables!

Piquée.

Auscultée.

Puis attente... Avec ma mère, mon père, ma sœur Doudou. Ne manquait plus que celle qui est partie, l'autre sœur, Cricri, et qui n'est toujours pas revenue d'un voyage à l'intérieur d'une conscience malheureuse.

Et puis, plus rien. Rien. Un blanc total. Dans ma mémoire.  
J'ai quitté la réalité. Médication trop forte.

À l'hôpital, une main, la main de ma mère qui me gardait hors  
de ce trou par quelques centimètres de lucidité, paraît-il. C'est  
ce qu'on me dit. Je n'en sais rien au fond. On m'a raconté.

Dans ce délire, je voulais fuir.

Ruse. Alarme de feu. Pompier.  
Je voyais du rouge. Beaucoup de rouge. Attirance de loin, de  
très loin. De mon enfance avec mes souliers rouges, ma  
commode rouge, mes rideaux rouges, ma valise rouge, celle  
que je voulais habiter pour partir avec mon père dans ses  
voyages d'affaires.

Ma mère est restée là, la main tendue durant trois jours et un  
peu plus. C'est le temps que ça m'a pris pour revenir d'un  
voyage noir et sans souvenirs. Mon père absent toujours. Titi  
cet ancien amant était là. Encore. À attendre que je me  
souviensse de ce qu'il était pour moi : un père de substitution,  
un père qu'on aurait choisi.

Jeu d'échecs. Casse-têtes. Pyjama.  
Moment de lucidité. Discussion avec les infirmières.  
Psychotique.  
C'était leur diagnostic. Le psychiatre n'en était pas certain,  
comme chacun le sait, individus, différences obligent.

Maintenant. Où j'en suis ? Encore fragile. Juste à regarder  
cette parole.  
Fragments d'une réalité qui m'échappe.  
Portrait d'un délire.  
Entrer dans un personnage et ne plus savoir comment en  
sortir.  
Suicide de l'esprit.  
Disparition d'une identité.  
Perte de sens gravitationnel.  
Surplus de significations.  
Parole abondante. Sans interruption.  
Impression de domination, de grande lucidité.  
L'autre n'existe plus.

Rien n'arrête l'imagination d'une peintre possédée par la  
représentation.

Je me suis fondue dans une de mes toiles, celle d'un hôpital  
pour les mésadaptés de la société.

*-Et lui, Toto?*

Dans ce dévoilement. Il m'a sentie comme une possibilité à son univers.

Quelques mois ont passé. Et puis il y a eu cette journée. Je revenais d'un cours de baladi à bicyclette. Un souper, chez lui, là où j'aimais me retrouver en sa compagnie. J'aimais cet appartement dans un quartier bourgeois. L'intérieur : un théâtre. Des miroirs partout.

Ce tableau de lui fait par cette peintre, Isabelle, qu'il a connue quelques années avant moi. Troublée elle aussi. Certes. Ensemble. Toto et cette fille ont vécu une folie. Il me l'a racontée. Cette histoire sur les murs. Partout. Même dans sa chambre, dans son lit, dans ses écrits.

Souper donc. Et ce film, celui qu'on regardait, celui qu'on se faisait. *Hôtel New Hampshire*.

Un frère. Une sœur. Un baiser.  
Et puis tout le long,  
ensemble, amour. Dans cet hôtel.

Interdit transgressé.

Il m'a embrassée et puis un peu plus.  
Un baiser.  
Sa langue qui enlace la mienne. Ce souffle,  
cette respiration.

Ce désir...

Mes lèvres sur les siennes.  
Rouge. Doux. Sucré.  
Elles se prennent entre mon cou et mes lèvres...  
Une main, dans mes cheveux.  
Ses mains, ses mains. Sur mes seins.  
Chaud... Dur... Là où je ne peux dire.  
De l'intérieur. Ce souvenir. De l'instant.  
Mouillé.  
Lentement.  
Puis plus vite.  
Rester.  
Salé.

Aller tout le long. Aller jusque-là...  
Mes lèvres sur son...  
Goûter. Sa rondeur...  
Halètement.  
Soupir.  
Goûter.  
Mes fesses sur son... Mes mains là...  
Caresse. Douceur. Mouvement.  
Danser avec.  
Seulement. Sans rien dire.  
Revenir à ce... Sans rien forcer.  
Il est là qui attend. En moi. Depuis longtemps.  
Ah! Si seulement...



Non.  
Oui.  
Peut-être...  
Peur.  
Allez viens. Reviens.  
Seul. Avec lui.  
Silence...

Et non. Il revient. Sentir. Seulement...  
Pour la dernière fois peut-être...  
Encore. Ne pars pas.  
Soulagement. Il est là.  
Ses mains.  
Tranquilles.  
Dans mes cheveux.  
Son souffle à mon oreille.  
Rose.  
Ses pieds.  
Ma jambe.  
Un sourire.  
Silence tranquille.

Je suis revenue dans ma tanière, sur la montagne et je lui ai dit... Oui, je lui ai dit. À Titi, mon ancien amant, mon père imaginaire, que Toto et moi... Qu'entre-nous... Une histoire commençait. Une autre histoire. Car entre Toto et moi déjà un désir avait germé depuis longtemps, mais jamais encore il n'avait été consommé.

En voyage.

Sur la lune.

Sur l'impossible pays de nos rêves.

Retrouver ce moment imaginaire où il goûtait l'amour en mes cheveux. Longtemps. Longtemps avant que quelque chose ne se passe réellement. Déjà là. Il était épris. Moi. Insouciante. Je veux dire. Pas enveloppée par sa présence.

Je me suis toujours sentie chez moi avec son corps, avec l'envie d'aller loin ensemble, sur sa moto.

Ce jour-là, ces semaines-là devrais-je dire, alors que j'habitais avec Titi, nous les avons passées à peindre un appartement, celui qu'il avait habité avec cet homme plus âgé Mô, quelques années plus tôt.

Des livres. Des tonnes de livres que j'aimais regarder le soir avant de me coucher. C'est aussi dans cet appartement que j'ai découvert les suites pour violoncelle de Bach, celui dont j'allais apprendre la langue quelques années plus tard.

Trois semaines. Nous avons passé trois semaines Toto et moi dans l'appartement d'un autre, à nous découvrir, tranquillement et à penser que, peut-être un jour, bien plus tard, nous pourrions avoir une histoire ensemble.

Je ne savais pas si cette histoire était la mienne. Parfois, je sens que, peut-être, ce serait mieux ailleurs. Mais ailleurs, il y aurait aussi un malaise, le malaise de ne pas coïncider avec la vie, celle du corps, celle du désir. Pourtant. Comment dire ? L'histoire se faisait naturellement.

Toto et moi, on s'est rencontré dans cette famille imaginaire avec Titi et Mô. Autrefois Toto amant de Mô, comme il le dit intimement. Ensuite, Moi avec Titi. Rapport de connaissance entre jeune et moins jeune. Rapport d'inégalité. Mô et Titi, plus âgés, amis depuis toujours, inséparables. Toto et moi, nous étions donc le produit d'un univers, celui de Mô et de Titi, un univers que nous n'avons pas créé, mais que nous

n'avons pas moins habité, par choix, par insécurité peut-être, certainement par insatisfaction d'un monde moderne dans lequel nous ne voulions pas vivre. Un monde où nous nous sentions égarés.

Toto. Moi. Nous avons partagé, avec Titi et Mô, plusieurs soupers de Noël, à discuter au-dessus de la mêlée. Alcool. Cadeaux. Discours intellectuels. Anti-Nationalistes. Peut-être ne devrais-je pas le dire, par peur, je le dis tout de même. On se croyait particuliers, singuliers, peut-être l'étions-nous, mais certainement nous nous en faisons accroire...

Comme avec ma mère, j'écoutais. D'une autre oreille, je contestais, cette... Ce... Comment dire? Ces propos qui se voulaient philosophiques sans l'être pourtant. Moi, me croyant peintre, j'affirmais la matérialité d'un médium que je ne maîtrisais pas encore. Peintre, je le suis devenue bien plus tard avec la souffrance du manque. Loin de ces discours.

Notre histoire, à Toto, à moi, avait donc commencé depuis longtemps, avec ces rencontres autour d'un sapin, d'un verre

de vin, à l'occasion d'une fête entre amis qui se croyaient unis pour la vie.

Illusion.

Peut-être pas.

Tout ce que je peux dire, maintenant, c'est que cette famille imaginaire avec Titi et Mô, on se l'était entrée dans le corps.

Dénouer ce lieu pour le moins singulier, ici, loin de l'évidence, en rester au plus simple.

Espace de liberté.

Après Mô, pour ne pas dire avec Mô, Toto a connu Isabelle. Après, il y a eu Cha et puis moi. Et moi je suis là, encore, après toutes ces rencontres singulières qu'il a eues dans le temps, qui restent en mémoire, gravées dans ses entrailles. J'arrive donc à la suite, avec ce désir de peindre, ce désir d'en comprendre quelque chose, d'avoir une vision plus claire de ce qui advient, avec lui, avec l'histoire qui nous porte, lui et moi, à notre manière, l'un vers l'autre, l'un sans l'autre.

Noël, cette année, se passera autrement. Il n'y aura pas de fête, pas de famille imaginaire, pas de réveillon à l'alcool. Seulement.

Moi. Toto.

Seuls. Nous serons seuls.

Avec sa famille et la mienne.

Enfin à 32 ans.

Avant Toto, il y a eu aussi un autre que j'appelais Vieux singe. Vieux parce qu'il était plus vieux de 15 ans. Et Toto, de 13 ans. C'est une constante à travers mes amants, ce besoin d'être avec un plus vieux pour avoir une épaisseur d'existence qui, croyais-je, me ferait écrire. Il fallait attendre que la vie passe pour que la parole surgisse. Maintenant avec Vieux singe, on se parle deux, trois fois l'an.

Toto est un clown à côté de ce Vieux singe. Une bête de frivolité, de légèreté, de fantaisie. Mon Vieux singe a été un passage pour me rendre jusqu'à Toto.

C'est une question de désir qui nous a séparés, Vieux singe et moi. Je n'ai été qu'une maîtresse qui, après consommation, a été jetée. C'est comme ça que ça s'est passé pour tout dire.

Cette histoire aura duré cinq ans avant que je réalise que j'avais été une marchandise. Tout était enfoui dans un lieu si profond... Une sorte de psychose m'a prise par surprise. C'est ensuite que Toto est apparu dans mon lit pour enfin me faire revivre.

Et puis, il y a eu entre nous François. Ce... Cet... Étranger. Plus jeune que moi. Que j'ai désiré le temps d'un été où Toto n'était pas là avec moi. J'étais ailleurs. Je voyais bien que cette relation était fantasmée. Rien, pas même un baiser, une caresse, tout s'est arrêté là, entre nous. Mais la possibilité était là. Elle faisait souffrir. Et rêver.

Être avec Toto. Je veux dire. Sans penser à un autre. Est-ce possible?

Parfois avec lui, rien ne me fait plus rêver. J'imagine que lorsque le Vieux singe disait ne plus rien éprouver pour moi, c'était cette absence de rêverie qui l'arrêtait dans son mouvement à me caresser. Il n'acceptait pas que quelque chose se soit perdu. Il voulait que je l'amène ailleurs. Que je l'enivre. Comme lorsqu'il n'était plus capable de se passer d'alcool, de cocaïne, tout ce qui lui faisait oublier qu'il était

là. Dans le monde, avec les autres. J'étais sa drogue, son paradis artificiel. Quand vint l'habitude, le désir disparu. Je suis devenue un vieux bout de chiffon trop usé. Il m'a fait souffrir de n'être. Que ça.

Un être de chair imaginaire. Qu'on ne voulait plus garder avec soi.

Pleurer.

Crier.

Abandonnée.

Tout était là. Dès le début. Il fallait voir comment il m'a fait voyager pour venir jusqu'à lui. Maintenant, c'est moi qui manque de paradis artificiels. Avec Toto. Mon meilleur ami. Mon amant. Pourquoi ? Par peur.

Parfois ça part. Parfois ça revient.

Cette histoire n'est pas une histoire de cul.

D'amour ? Peut-être.

D'amitié ? Certainement.

De famille ? Le temps nous le dira.



### III

Aller jusque-là. Dans l'intimité d'un couple. Ce n'est jamais parfait. Il y a toujours malentendu quelque part.

15 ans de non-dits. Entre mon père et ma mère. Après.  
Finalement.

Rupture.

Et si tout ça a duré 15 ans, c'est sans doute en partie à cause de nous, leurs trois filles, à qui ils ne voulaient pas donner une famille éclatée.

Ma mère... Contrôlante jusque dans les tâches ménagères les plus simples. Dans l'éducation de ses filles. Dans la manière dont son mari devait agir, parler, sentir, respirer.

Argumentation. Explication. Toujours.

Rarement d'amour.

D'ailleurs, devrais-je le dire, ma mère choisit mon père pour sa stabilité émotionnelle et économique, car, disait-elle, c'était

idéal pour avoir des enfants qui seront intelligents et qui iront loin dans la vie.

Du désir? Il devait y en avoir. Mais d'aussi loin que je me souviens, ma mère n'a jamais embrassé mon père devant nous. Mariage de raison. À la source.

Que faisait ma mère avec mon père le jour de leur rencontre ? Elle portait une robe rouge très courte et des souliers rouges très hauts. C'est grâce à la sœur de mon père qu'ils se sont rencontrés. Mon père n'avait jamais connu véritablement de femmes avant ma mère. Ma mère elle... Ah! Elle n'était avec mon père qu'à moitié.

Au début de leur relation, un autre homme, plutôt séduisant, voyait ma mère la fin de semaine. Pendant ce temps, mon père allait chez sa mère... Le temps était déjà divisé, incertain. La semaine avec l'un, la fin de semaine avec l'autre. Pendant combien de temps ce scénario cruel ? Je ne l'ai jamais su. Mon père non plus n'a jamais su que, dès les débuts, il n'était aimé qu'à demi-temps.

Ensemble, ils formèrent un couple, celui qui m'a conçue.

Un malentendu.

Le projet, au départ, n'avait été que pour elle. Ses enfants. Ses bijoux. L'autre, le père : un pourvoyeur. « Eux », amoureux, je ne m'en rappelle pas. Il y avait elle et ses petites. Et lui. Loin derrière. Dans la brume. D'une impossible rencontre entre deux êtres.

S'abandonner à l'autre. Elle ne le faisait jamais. Par peur de perdre l'essentiel. De soi.

C'est elle qui parlait, parlait pour deux. Lui, il écoutait. Surtout, il attendait que le discours s'arrête. Comme ici.

Dire.

Ça m'a toujours été difficile.

Car parler, c'est s'opposer, affirmer, c'est sortir de l'antre de la mère. De cette mère qui m'a toujours parlé devant les autres.

Ces regards extérieurs qui m'effrayaient.

Parler.

C'était impossible sans faire face à cette bouche,  
ces lèvres agitées qui, comme le tableau de Man Ray,  
tente d'exister seules.

Sans corps. Sans souvenir.

À la recherche, peut-être, d'une assise.

Pour être.

Pour donner du poids d'existence à cette parole  
superficielle.

Parole de rien.

Parole seulement pour remplir.

Qui cache un non-dit.

Un lieu d'inconfort et de violence.

Cette bouche.

Donc.

Ma mère. Tout craché.

Mon père. Toujours là. À encaisser cette parole. Assis. Sans  
bouger. Devant celle qui corrigeait. Cette langue empruntée à  
la grammaire. Ma mère disait. Elle ne faisait que discourir. Et  
elle nous reprenait, nous corrigeait selon les règles  
d'orthographe et de syntaxe.

J'étais sans voix.  
Silencieuse.  
J'étais muette.  
Comme mon père.

Que dire de cette situation encore vécue primitivement, sans forme et sans discours? Cette situation... Donc...

Intenable.

Les mains derrière. À soutenir son regard. J'attendais.  
Presque toujours. Ce n'était que reproches. Cris. Disputes sur des détails, des points-virgules d'une vie qui n'était qu'impossibilité à dire, à faire entendre.

Une bouche et une oreille, détachées, l'une de l'autre.

Ce repas qui, toujours, difficilement, arrivait sur la table, sur cette table de solitude où plus personne n'osait dire sans que quelqu'un s'oppose. Là, on mangeait une nourriture de désaccord. Je leur ai dit un jour qu'il faudrait bien en finir, qu'ils seraient mieux l'un sans l'autre. Une Parole enfin advenait, parole de l'aveu de la bouche d'une enfant qui essayait de reprendre la vie autrement.

L'histoire d'un couple qui eut trois enfants. Cette histoire je la pose, je la dis, je l'invente aussi. Déjà, par là, elle m'échappe et ne sera jamais tout à fait l'histoire de ma vie.

Ma mère était dogmatique pour certaines choses, bien des choses qui ne pouvaient, en apparence, qu'être des détails du quotidien. Elle ne voulait pas prendre l'eau du robinet, c'était artificiel. Elle refusait la viande. Mangeait bio. Et se soignait avec l'homéopathie. Bref, le naturel était sa religion. Elle ne voulait pas que l'homme soit son maître et, elle, l'esclave. L'homme n'était pas à servir, mais à dominer. Les repas, il fallait qu'ils se fassent à deux, toujours. L'époussetage, le lavage, l'aspirateur, la vaisselle : à deux, toujours. L'éducation relevait pourtant seulement de sa juridiction.

Elle ne voulait pas que les choses lui échappent, que ses enfants soient soumis à une loi qu'elle ne contrôlerait pas de l'intérieur.

L'Église Catholique. Ce cadre de dogmes qui appartenaient au giron de son père, de son père à elle, elle ne voulait surtout

pas qu'il vienne transformer notre rapport au monde. Elle y était maladivement opposée.

Un jour, elle est venue à l'école où elle m'avait placée, m'enlever de l'emprise des cours de catéchèse, ceux que j'avais bien voulu suivre de mon plein gré. Car là on parlait de ce lieu. De cet espace. Comment dire ? Interdit. D'amour qu'il peut y avoir entre deux êtres à l'origine du monde.

Ce n'est pas que ma mère ne voulait pas parler de sexualité. Elle m'avait bien enseigné, à partir d'un livre où il était question de ces choses organiques, de l'ovule et du spermatozoïde, de leur rencontre qui m'avait mise au monde, mais ce désir qui pousse deux êtres à s'unir ne faisait pas partie de son vocabulaire.

Avec mon père, peut-être, cette jouissance n'avait été que passagère et bien restreinte au seul lieu de la procréation. Du moins, c'est ce que mon petit corps d'enfant voyait entre ces deux êtres qui allaient l'un à l'encontre de l'autre, plutôt que l'un vers l'autre.

L'affrontement.

Peut-être que c'est ainsi que cette femme se sentait exister : par opposition à l'autre, à mon père, à l'homme. Car la femme était bien campée dans sa réalité de femme et l'homme dans son sexe de mâle. Entre les deux, le rapport est difficile à imaginer. Pourtant, il devait bien y avoir une relation.

*-Comment pourriez-vous imaginer ce moment premier ?*

Un sexe qui entre dans l'autre au moment opportun, c'est-à-dire quand le corps de la femme est prêt. Je veux dire : prêt biologiquement à recevoir la semence de l'homme.

Peut-être un baiser? Mais certainement pas là. Elle devait parler encore dans ce moment fantasmagorique où un tiers allait être engendré, un tiers qui n'allait pas manquer de les contredire dans leur bonheur d'être parents. Tous les deux, ils étaient contents, non pas d'avoir fait cet acte qui ne fut peut-être pas jouissance, mais plutôt d'avoir créé une lignée qui serait plus qu'eux-mêmes dans leur individualité.



On ne m'a jamais dit que j'avais été un accident. Quelle horreur pourtant d'avoir été tout juste planifiée.

## IV

Neuf mois plus tard, j'étais née.

Et mes parents ont pris un mois avant de me donner un nom.  
Me désigner, dès l'origine, a été une difficulté.

Avant ma naissance, Élisabeth devait être mon nom, mais, par malheur, j'avais les cheveux noirs et j'étais poilue. J'étais sauvage. Le nom d'une reine ne pouvait convenir.  
Heureusement, mes yeux étaient bleus.

Petite.

Rieuse.

Aventureuse.

Après quelques semaines, ma mère a fait une dépression.

Épuisement.

Puis, finalement, elle m'a découverte : j'étais la septième merveille du monde. *Guylaine* a été choisie pour la signification qu'elle avait trouvée dans un livre : « Appliquée en toutes choses, elle sera remarquable et remarquée ».

Désir d'une mère d'être reconnue, de devenir quelqu'un par l'entremise de sa fille. Être à la hauteur de cette aspiration. Difficile. Insatisfaction toujours.

Une religieuse est venue chez moi. C'était l'année où Nadia Comaneci a obtenu une note parfaite aux jeux Olympiques, l'année de ma naissance. J'avais déjà de la souplesse et de la force dans les jambes. Gymnaste, j'aurais du talent, a dit la religieuse.

Bien plus tard, vers quatre ou cinq ans, j'ai demandé à ma mère si je pouvais prendre des cours de ballet. Le ballet c'est pour les petites princesses qui seront soumises à leur prince charmant, disait-elle.

Ma mère, toujours, faisait de moi une héroïne de roman d'aventures. Elle a préféré m'inscrire à des cours de gymnastique.

J'étais habile, si bien qu'on me prédisait un brillant avenir. J'ai fait l'école la plus renommée de Montréal, elle préparait

ses élèves pour les Jeux. 14 heures par semaine. Pirouette, flic  
flac, tour, équilibre, souplesse.

Mon corps a craqué.

Tics nerveux, névrose.

Chute du corps presque fatale.

Mes parents ont décidé que la pression était trop forte, ils  
m'ont retiré de ce régime. Et pendant longtemps, j'ai eu  
l'impression d'avoir manqué ma vocation, ma vie, là où je  
pouvais être celle-là qu'on attendait de moi.

Quelques fantasmes de garçon, tous ceux que je désirais en  
cachette sans jamais oser. Des désirs... J'en ai eu par milliers  
pour tous ceux qui me faisaient un sourire ou qui me  
regardaient dans les yeux. Mais jamais je n'avais alors osé  
briser l'image de cette fille qui n'a besoin de personne.

Embrasser, caresser...      En rêve seulement.

Imaginaire      délirant.

Réalité      difficile      à rencontrer.

À 16 ans, ma mère voulait bien qu'un certain Sébastien entre  
dans mon intimité, mais là encore : il était le garçon qu'elle  
aurait aimé avoir.

Non.

Rien. Au grand désespoir de ce dernier. Même si l'envie était là...

Seule, encore une fois, j'ai préféré rester.

C'est ensuite que vint le désir de me distinguer par mes avoirs. Millionnaire, j'allais le devenir par mes inventions. Je suis donc allée acquérir les connaissances requises pour bâtir mon empire, à calculer le chemin qui m'apporterait la gloire économique.

J'étais devenue la fille de ma mère, la parole de ma mère, le regard de ma mère.

Puis, tout à coup, encore une fois, mon corps a craqué. Je me suis dit que la vie ne pouvait s'arrêter là. Et je me suis retrouvée, à 19 ans, un soir d'été, dans un lit avec un certain François. Un autre François. Philosophe. Le premier. De mon âge. Ma mère en panique est venue me chercher avant que chose ne se passe. Mais il était trop tard. L'image était défectueuse.

Même si je ne suis pas allée jusque là, ce soir là, j'avais cessé d'être le bijou de ma mère.

L'histoire. Ces fragments de réalité qui me reviennent en mémoire. Titi à la suite.

Quand Titi est apparu dans ma vie, après cet épisode avec le premier François, j'ai trouvé enfin un refuge. Titi était là, pour moi. De l'âge de mon père, j'en avais besoin, comme d'un habit pour me réchauffer par vent d'hiver.

Avec lui, j'ai quitté le regard de ma mère et la réalité des filles de mon âge aussi. J'ai élu domicile, finalement, chez lui, là, sur cette colline près d'un cimetière, près de la montagne, dans cette grande ville qu'est Montréal. J'avais grandi en face, sur la Rive-Sud. Le pont traversé me voilà rendu près de l'université où j'avais décidé d'étudier, comme lui, la philosophie.

Quelqu'un. J'imaginai enfin pouvoir le devenir. À travers lui. À travers son monde d'écrivains.

Écrire de la philosophie, tout à coup, est devenu le nouveau projet qui me ferait devenir quelqu'un d'unique. Mais Titi, pour je ne sais quelle raison, a écouté ma voix. Autrement. Et

les mots se mirent à s'organiser, à venir, de l'intérieur vers l'extérieur, sans souffrance. Des textes se sont écrits.

J'essayais de comprendre pourquoi j'en étais arrivé là, chez-lui. Pourquoi je n'étais pas restée avec le premier François.

Titi m'a donné l'occasion d'être simplement. Le désir d'être remarquable et remarquée s'est estompé. Contrairement au désir de ma mère, il ne voulait pas trop pour moi.

Mais comment définir ce rapport étrange ? Il n'était pas que désir, que sexualité. Il n'était surtout pas ça pour moi. C'était tranquille, sans image. De l'effleurement, seulement, mais tout de même impliquant pour une fille de 19 ans qui n'avait jamais connu ce que c'était qu'avoir un amant.

*-Amoureuse? Là?*

Certainement pas. C'était aussi une histoire de désir. Mais autrement.

Une sorte de désir qui ne concerne pas le sexe.

Être aspirée par l'autre, vouloir embrasser, là, justement.  
C'est ce désir qui m'a éloignée finalement de Titi et m'a fait  
rencontrer le Vieux singe. Celui que j'allais aimer plus que  
moi-même.

Entre Titi et mon Vieux singe, je voyageais. Titi à Montréal.  
Le Vieux singe à Ottawa. Je me suis retrouvée entre une roche  
de tous les temps et un feu sans avenir.

Choisir. Quelques années plus tard, à 24 ans, j'ai pris  
finalement un appartement. Pour moi et pour mon désir d'être  
visitée par mon amant Vieux singe, à Montréal. Quitter ma  
mère. Loin derrière. Mon père aussi. Disparu. Dans mon  
imaginaire, je devenais adulte.

Vieux singe, sur mes avancées littéraires et picturales, doutait,  
me décourageait. La reconnaissance, disait-il, n'allait pas  
venir.

Et moi de décider qu'on devait se laisser.



Après les cours de gymnastique, mon corps s'est arrêté de bouger pendant plus de dix ans. Quand je me suis retrouvée enfin seule, dans cet appartement au creux d'un arbre, alors que je faisais des études très sérieuses en philosophie sur la perspective d'une œuvre moderne, celle de Cézanne, là, peut-être, j'ai fait ce qu'il fallait faire : j'ai suivi des cours de ballets. Des vrais. Et je ne me suis plus arrêtée depuis.

Des souliers rouges.

De la viande.

Du canard.

Du lapin.

Du poulet.

Des chocolats et des baisers.

Le contrôle maternel : terminé.

Désir pour les fraises.      Les fruits sucrés.  
Le chocolat.      Le fromage.      Le pain.  
Les gâteaux et les figues dans le porto.  
Désir pour l'agneau.      Les mets indiens, italiens et  
japonais.      Désir pour les nourritures inusitées.  
Les boudins à la banane flambée.  
Les saucisses au cerf et à la pintade.  
Désir pour le rouge.      Non pour le rose.  
Le vert parfois.      Quand il est clair.  
Le noir pour disparaître avec élégance.  
Désir pour les petits talons confortables.  
Pour les colliers asymétriques et colorés.  
Désir pour les jupes, les robes et les pantalons ajustés.  
Désir pour ce qui est féminin.  
Désir pour les yeux. Pour les visages.  
Pour la voix d'un homme. Qui chuchote. À mon oreille.  
Sa précarité.  
Désir pour son corps travaillé par la danse.  
Désir de lui.

J'ai grandi, je n'ai cessé depuis. Je suis dans la découverte  
encore de ce qu'une bouche peut arriver à faire : avaler,  
souffler, ouverte, fermée, respirer.  
Dans le ventre. Une bouche. Une ouverture.

Ma mère n'aura été qu'un souvenir.

Je le dis comme on peut dire une réalité dans toute sa tristesse  
et sa vérité.

Après la rupture avec Vieux singe, j'ai fait de la peinture, puis  
écrit tous les jours. Par terre, mes papiers, tous les soirs, je les  
étalais. Autour, je tournais avec mes pinceaux chinois, mes  
encres, mes fusains. La rapidité était la règle.

Dans ce mouvement du corps, entre retenue et expression.  
En noir et blanc, j'étais en train de réinventer le monde.  
Aller à l'essentiel. Au minimal. Comme l'esprit oriental.

Ça glisse, ça bute, ça continue et un autre, et un autre.  
Toujours à la recherche de cette essence mystique. Le délire  
approche. L'exposition aura lieu en décembre. Dans mon

demi-sous-sol, les papiers s'accumulaient, roulés près de la fenêtre.

*-Que faisait Toto pendant ce temps ?*

Avec Cha. Et le Vieux singe, lui, s'est perdu dans la jungle des demandes de subvention. Il cherche encore à se faire aimer.

Pour. Un autre.

Maintenant, Toto est là. Même si parfois on s'échappe lui et moi. C'est Noël encore une fois après-demain. On le passera ensemble, parce qu'une histoire commence à s'écrire entre lui et moi, sans les autres, sans ces cercles familiaux qui n'admettent pas la différence.

Car étrangère, dans ma famille, je le resterai toujours. Depuis ma naissance, c'était inscrit dans le regard de mes parents qui n'arrivaient pas à me trouver un nom.

## V

Ça devient de plus en plus difficile de dire. Les faits. Les faits. Encore les faits.

Partout, dans chaque famille, il y a l'histoire qu'on ne dit pas. La faille, là où ça craque. L'histoire à cacher, celle qui ferait s'effondrer l'apparent bonheur d'être ensemble. Comme disait Gide : « familles, je vous hais. »

Bref, où j'en étais ? Il y avait Toto, moi et notre rencontre impossible! Ça fait longtemps, que l'histoire de l'appartement peinturé avec lui s'est passée. Il faudrait bien que je parle de lui, mais disons, c'est plus difficile, je veux dire, d'inventer sa vie. Je ne peux que dire ce qui a déjà été dit par lui. Qu'un jour, vers 16, 17 ans, il a quitté sa famille pour aller dans l'Ouest, que ce jour a été déterminant. Il y est resté, je ne sais plus combien de temps, mais assez longtemps pour se perdre. Il est parti et peut-être a-t-il pensé ne plus revenir. C'était une possibilité, mais il est revenu. Et c'est là que la partie de son histoire a commencé à rencontrer la mienne. Il est revenu et il

a rencontré Mô. Cet homme. Plus âgé. Ensemble, ils ont vécu une histoire d'amour.

Peut-être pas si simple.

Peut-être plus complexe.

C'est toujours plus complexe quand on entre à l'intérieur d'une amitié, d'un désir, d'une famille, d'un lien d'attachement à l'autre. Mais ils ont quand même partagé leur vie, bien que Toto, les filles, il ne les oubliait jamais.

L'appartement, celui qu'on a peinturé ensemble. Eh bien! Il y a vécu dix ans avec Mô, cet homme qui l'a, lui aussi, fait écrire, fait dire. Cette rencontre était celle d'un maître et d'un élève. Un rapport qui dépassait le simple rapport aux livres. Il était jeune, Mô lui apprenait ce que c'était la vie, celle qu'il découvrait avec lui, en lui. Comme moi avec Titi, il a rencontré en Mô un père imaginaire qui lui a donné un sens à son existence à travers l'enseignement de la philosophie. La parole de ce père, il sentait qu'elle allait directement là où ça faisait mal, où ça faisait plaisir, là, directement là, dans le milieu.

Je ne peux pas m'imaginer leurs nuits. Ça m'est impossible. C'est peut-être mieux comme ça. Cette intimité. Son histoire. M'échappe.

Comment sont-ils arrivés à s'embrasser ? Je ne le dirai pas, parce que je ne le sais pas.

Un jour, je sais, ça je le sais, parce que son désir me le dit, le désir que je devine quand il est près de moi, un jour, il a craqué. C'est ce jour où Isabelle, la peintre, la première, est apparue dans sa vie. Cette fille troublée comme je le disais, a eu un enfant avec son propre père. Une fille, du peu que je sais, qui n'avait rien de Toto. Il l'a accueillie dans son lit. Puis. Tragiquement un soir. Elle s'est enlevée la vie. C'est lui qui l'a découverte, pendue dans son appartement. Tout était sens dessus dessous, dans le salon, dans la chambre, dans la cuisine. Toto passait à travers une tragédie. Le manque était partout. Il faudrait aller plus lentement, mais cette histoire allait si vite.

Un jour, elle est arrivée chez lui, elle s'est déshabillée et ils l'ont fait. Comme ça. Sans préambule. Vite. Pour ne pas sentir le manque, l'incertitude. Môm n'a pas aimé. Des cris, des crises. C'était l'impossible qui se réalisait. Confusion. Un désir s'exprimait, celui de sortir de ce rapport avec Môm, celui de suivre un désir pour une fille dont le sexe était tout ce qu'elle pensait avoir pour être aimée.

Quelques années ont passé. Il a aménagé à Outremont, dans un appartement ensoleillé celui-là.

Là, il a décidé d'apprendre la clarinette et a découvert par hasard que sa jeune voisine était clarinettiste. Ensemble, ils ont apprivoisé ce nouvel appartement à travers cet instrument. Elle est devenue sa confidente et lui, pour elle, je ne sais pas. Et puis elle est partie faire sa vie en Europe.

Cha est arrivée par la suite. Pendant qu'il partageait sa vie avec elle, je visitais Vieux signe à Ottawa. Cha, comme lui, ont découvert un rapport à l'autre sexe qui n'était plus tragique. Elle était très jeune, 19 ans. Ça ne pouvait durer. Elle est partie, elle aussi. Il ne l'a jamais revue.

Et encore un déménagement. Cette fois-ci, ce serait dans ce nouvel appartement que je viendrais habiter quelques mois plus tard avec lui.

C'est son histoire, celle que je connais à travers lui.



Maintenant que les faits ont été dits. Raconter la suite, celle qui n'existe pas encore.

## VI

*Sur votre divan, je m'allonge pour allumer une lumière. Y voir clair dans ma cave et dans celle de Toto parfois.*

Je veux aller là où, lui-même, ne se risque pas.

Dans cette cave où des cadavres sont en train de pourrir. Je veux la vider. La faire respirer. Elle a une odeur infecte. De vieux souvenirs poilus et visqueux. Des souvenirs de jeune femme frêle apeurée par la vie.

Ma cave est pleine de vieux mouchoirs pleurant la perte de liberté.

Toto aussi faudrait qu'il mette de l'ordre dans sa cave avant qu'il ne m'étouffe dans l'obscurité de son histoire. De l'ordre lui demanderait un abandon. Un dépouillement de ce surplus de choses qu'il garde par crainte de ne devenir rien.

Sa vie se perd à travers des murs qu'il construit dans sa maison sur une terre qui ne lui appartient pas, la terre de ses parents. La couleur des murs qu'il met dans les pièces où il ne va jamais est celle dont il se souvient enfant dans la cave de ses parents. Toto remplit sa maison de vieux meubles usés par des âmes qu'il n'a jamais connues. Les mur sont couverts de portes qui ne mènent nulle part et qu'il refuse d'ouvrir par peur d'y découvrir de vieux parents transpirant la répression.

C'est noir. Une chandelle brûle sur la commode à côté du lit.  
Une caresse.

Puis un baiser.

Voilà nous allons habiter ce lit pour quelques heures.  
À côté, se trouve le lit de ma mère. Celui qu'elle ne partage plus avec mon père. J'ai peine à les oublier quand je suis avec lui. Le désir prend la fuite dans ce lit où nous ne sommes jamais seuls ensemble.

Il y a une lampe. Un miroir où l'image ne se reflète plus. Des fleurs fanées par l'usure du silence entre deux êtres qui se sont aimés par habitude. Pour correspondre à une réalité illusoire, celle d'une famille unie qui n'a jamais pourtant existée.

Tout s'effrite dans la cave de mes souvenirs. Elle est pleine de détritrus d'une autre époque. *J'y fais le ménage deux fois par semaine, grâce à vous.* Tranquillement, la cave se vide du surplus qui m'éloigne de moi, de mon désir pour lui. Petit à petit, j'arrive à y dépoussiérer le fil de ma mémoire.

Des peintures s'accumulent dans cette cave. Elles remplacent les vieux objets de mon enfance.

Dans quelques coins discrets. Sous l'escalier qui me permet d'aller à la bibliothèque. Des peintures de rien, faites de morceaux de nature que je cueille en faisant des promenades avec Toto, dans l'univers de ses parents.

Ces matières naturelles collées sur une toile carrée. Avec un médium plastique que je colore d'une couleur unique. Sur ces toiles, la nature s'efface sous le travail de ma main.

Les parents de Toto, puis ma mère, ne peuvent pas comprendre ce cheminement qui n'a plus rien à voir avec la croyance, avec la famille.

*Devant moi, sur le mur au pied de votre divan d'analyste, vous avez accroché un tapis d'une autre époque et d'une autre culture. Ce tapis je le connais par cœur. Je sais où en sont les rainures, les déchirures, les motifs, la couleur. Il a dû appartenir à une tribu lointaine. Dans un désert immense où peut-être vous êtes allée pour vos recherches sur la psyché humaine. Sur votre divan, vous me donnez la confiance que vous portez à mon désir. Il ne peut surgir sans recherche.*

## VII

Avec ma mère. Seulement dire. Une bouche dans toute sa frustration de ne pas avoir aimé.

Un homme.

Mon père.

Quand elle s'est finalement décidée à le quitter, elle a consommé d'une manière compulsive. Tous les soirs.

Une fois, j'étais là. J'ai demandé à voir, qu'ils ne ferment pas la porte, elle et son nouvel amant. Je savais, mais je ne voulais pas le savoir. Et ils ont continué, pour quelques mois encore. J'ai su un jour qu'il ne venait plus. La lune de miel était terminée. Elle n'a pas supporté le réel. Elle l'a mis à la porte. Et ce fut à peu près la fin de ses aventures.

Jusqu'au moment où, beaucoup plus tard, nous étions parties de la maison, un ami d'enfance a refait surface. Leur relation dura trois ans. Lui, contrairement à l'autre, elle n'en était pas éprise.

C'était tranquille.

Sans image.

Un jour, il m'a demandé comment il devait faire. Comment nous faisons, nous, pour... enfin... Il voulait savoir pourquoi elle était comme ça avec lui.

Si... Fermée.

Si... Rigide.

Et il est quand même resté, mais à force d'essayer, il est parti. Il va la voir, parfois, encore, comme on visite une vieille amie. L'histoire des amants s'arrête là. Seulement cette impossibilité pour elle d'aimer un homme.

Tout simplement.

Avec mon père, les choses se sont terminées quand elle a voulu tout avoir. Quand elle s'est mise à dire qu'elle avait tout sacrifié pour ses enfants. Pendant que mon père, lui, faisait de l'argent.

Un été, nous sommes parties en vacances avec ma mère et, au retour, mon père avait son appartement. Il était seul. À cette époque, ses filles, sa seule sociabilité. Elle lui a fait sentir que l'argent lui appartenait aussi. Et ils se sont disputés. Puis il a payé, pendant des années, il a payé.

Un papa qui se sent coupable est un papa rentable.

Elle le savait. Elle gardait l'argent pour elle. Pour ses vieux jours. En solitaire. Elle prévoyait qu'elle en manquerait. Elle était dépendante de lui. Elle attendait le chèque. Encore. Toujours, elle disait. L'argent. Il était toujours question d'argent dans cette maison. Nous sommes devenues une monnaie d'échange.

Un jour, nous étions seules, toutes les trois, assises dans le salon. Je ne sais pas. Je ne pleurais jamais, mais là, tout d'un coup, pour un trop-plein de toute cette vie à se battre, je me suis mise à pleurer. Je pleurais, comme jamais, des larmes venues du milieu. Mes deux sœurs s'y sont mises aussi. Trois. Épuisées... Épuisées de toute cette tension pour un rien, pour une mère qui pense être quelqu'un d'exceptionnel et pour un père qui n'ose pas mettre fin à cette dictature par en dedans. Alors. Là. Le moyen de survivre.

C'est de fuir par l'intérieur.

Oublier.

Croire que la vie ne s'arrête pas là.

C'est imaginer un prince charmant,

c'est rêver d'avoir un chat.

Mais ma mère avait peur des chats et mon père n'aimait pas ce qui s'appelle animaux domestiques. Alors le compromis a été un lapin.



Enfin un être chaleureux. Doux. Affectueux. Une boule. Poilue. Noire. Innocente. Un cadeau. Je l'avais adopté comme mon meilleur ami. Il s'appelait Cookie. Il est mort le jour de mes 12 ans.

Je n'ai pas pleuré.

La parole, il faut qu'elle résonne dans le corps pour continuer. Enfant, on n'en sait trop rien. Pourquoi est-ce arrivé, une séparation?

Mon père, bien après la rupture, a commencé à vouloir me parler de choses qu'on ne dit pas à sa fille de 15 ans. Il m'a dit dans l'auto qu'il n'avait pas touché à ma mère durant trois ans après la naissance de ma sœur cadette, Cricri. Manque de désir, m'a-t-il dit. Il se confiait peut-être pour que je comprenne pourquoi il en était arrivé là, dans cette auto, à vouloir me dire qu'il m'aimait et qu'il avait peur que je l'aime trop. Il voulait que je grandisse. Je voulais rester petite, parce que petite, il me berçait, il me prenait dans ses bras. Il essayait d'être un père. J'essayais d'être sa fille. Mais dans le fond, on voyait bien que ça ne fonctionnait pas.

*Vous ne dites rien. Je parle seule aujourd'hui. Vous me laissez parler, en vous disant peut-être que je n'ai rien compris.*

## VIII

*Là sur ce divan. Avec vous, assise derrière. Votre nom à peine prononcé toutes ces années. M'enfoncer dans ce divan. À cracher cette histoire. Avec lui. Avec ma mère. Avec mon père.*

C'est sur votre divan que tout a commencé à se dénouer, à se dire, à se raconter.

Dans une langue qui n'était plus celle de ma mère.

Cette colère, c'est arrivé un jour sur votre divan, envers toutes ces femmes que j'ai voulu voir mourir dans leur désir d'être mère. Parce qu'elles ont un utérus. Parce qu'elles avalent de l'intérieur leur progéniture.

Assassiner tous ces désirs maternels.

Les faire taire.

Les détruire.

J'étais malade d'amour.

J'en avais contre l'affection.

Les tissus moelleux.

Les pleurs dans les films romantiques.

Sans ce cri, je serais morte d'angoisse. Devenue folle. Restée enfermée à l'hôpital avec les suicidaires et les schizophrènes.

Je vous dois l'oreille face à cette colère. Celle que l'autre n'a jamais su me donner.

Les séances avec vous sont terminées. Il manque les derniers mots. Ceux que je voudrais prononcer avant de quitter votre bureau.

## IX

Il ou elle.  
Ma sœur Doudou.  
Dans son ventre.  
Ça crie.  
Elle vient de le savoir.  
Pour toujours maintenant, elle aura quelqu'un.  
Pour ma mère, c'est la mort prochaine.  
Un cancer.  
Une tumeur.  
De la grosseur d'un raisin, sur les os de la colonne vertébrale.  
Ma sœur Doudou choisit de continuer.  
Au lieu de s'enlever la vie.  
De se pendre après le lustre de la salle à manger de ma mère,  
comme il y a deux ans.  
Elle choisit maintenant d'avoir un enfant.

## X

Je vais être tante.

Pour la première fois.

Je ne sais pas comment faire.

Déjà. Il ou elle est investi d'un amour.

D'une mère et d'un père.

De ce qu'ils sont ensemble.

Avant même que ce il ou elle n'ait un nom, un sexe, une bouche et des oreilles.

Aussi loin que je me souviens, ça n'a jamais été une option en ce qui me concerne.

Mais cet enfant qui va naître, même si ce n'est pas le mien, je le vis déjà comme une partie de moi, je l'aime déjà.

Le désir maternel : j'en suis aussi atteinte.

## XI

Ma mère mourra sans que j'aie pu parler avec elle.  
D'un autre point de vue.  
Qui n'est pas le sien.  
Mais elle reste ma mère.  
Et d'une mère, on ne peut se débarrasser facilement.

Même quand elle a été une mère à l'imparfait.

Comme elle.  
Avec sa propre mère.

Au fond, l'histoire se répète toujours.

## XII

Ma mère pleure.  
Se décompose.  
Se laisse emporter par la peine.  
La peur de mourir.  
De plus en plus.  
Elle la sent.  
Elle le sait.  
    Je suis désespérée.  
Devant ma mère qui se défait.



### XIII

Il y aura une douleur.  
Très grande.  
Dans son corps.  
J'ai demandé à ma mère si elle voulait que j'y sois.  
Avec réticence, elle...  
Elle ne veut pas.  
Me dit que ce sera trop pour moi.  
Elle me protège.

## XIV

Hier.  
J'ai pleuré.  
Rarement.  
Mais là oui.  
La mort.  
Je l'ai ressentie dans ma chair.  
Perdre quelqu'un.  
Vouloir que les choses soient autrement.  
Que je le dise.  
Et qu'elle puisse l'entendre.

Ne pas savoir.

Où.

Quand.

Ça arrivera.

Ni comment.

Savoir seulement que ça arrivera.

La fin.

XVI

Cette mère.

La nôtre.

La mienne.

Oublier qu'on aurait pu être davantage ensemble.

## XVII

Je me souviens.

Ma mère voulait qu'on sache comment le monde était une énigme.

Elle nous amenait entendre des concerts.

Voir des expositions.

Elle nous inscrivait à des cours de gymnastique.

De peinture.

De dessin.

Puis d'anglais aussi.

Elle voulait créer des enfants qui seraient plus qu'elle-même. Des enfants qui pourraient parcourir le monde.

Sans elle peut-être.

Au fond. Je ne sais plus.

## XVIII

Autrefois, elle me berçait.  
Son corps.  
Contre le mien.  
Sans paroles.  
Dans ses bras.  
Il ne me reste rien de cette douceur.

## XIX

Craindre la perte.  
Et vouloir qu'elle arrive.  
Pour cesser de l'appréhender.  
Une souffrance.  
Inévitable.

Un impensable attachement.

XX

Elle pleure.  
Comment être avec ses larmes ?

Démunie.



Elle doit y penser.

Et si elle avait décidé...

Si elle avait pris sa médication d'un seul coup...

Je m'imagine.

Peut-être.

Sans nouvelles depuis hier matin.

Quoi penser ?

Attendre.

XXII

M'accrocher à celui qui reste.

Mon père.

Depuis ce jour où j'ai perdu la raison. Il a cessé. De vouloir. Pour  
deux. Que je devienne une autre.

Entre nous : tendresse.

Maintenant. Il sait.

Vers où va mon désir.

Autrement.

Que vers lui.

Il comprend.

À sa manière.

Là où je vais.

Ce qui m'anime.

Ce qui en moi n'est pas lui.

XXIII

Désir de dire : personne ne meurt.

Juste ce désir.

## XXIV

Toto a fini par dire à son père, à sa mère, que nous voulions être seuls.

Ensemble.

À la campagne. Dans la maison qu'il a construite.

Une crise.

Ses parents n'ont pas compris comment leur fils pouvait tout à coup vouloir exister sans eux sur cette terre familiale avec une étrangère. Toto ne sera plus jamais le même avec eux, avec moi.

Sa cave se vide peu à peu des souvenirs qui le rattachent à un cercle parfait dont j'étais exclue.

On écrit une suite à notre histoire. Sans savoir comment elle finira.

*Si je suis venue dans votre bureau, c'était pour échapper à tous ces monstres familiaux qui m'éloignait de lui, de moi surtout. J'en étais à ne plus connaître mon prénom. J'avais emprunté toutes sortes de mots doux inventés par mes amants : Moufette, Petit ours, Petit lutin. Guylaine. Ce nom que m'a donné ma mère pour me sortir de l'anonymat, je le retrouve après toutes ces années d'analyse. Comme étant le mien. Pour cette dernière séance avec vous... Je n'arrive plus à dire quand elle cessera. Aujourd'hui. Demain peut-être. Je n'arrêterai que lorsque j'aurai tout dit. Tout évacué les personnages de ma vie.*

Qu'il ne restera plus qu'une voix. La mienne.

Pour ne pas mourir.

XXVI

*Je ne sais pas comment cesser de venir ici, dans votre bureau.  
Pourtant, la rupture, il faudra bien qu'elle advienne.  
J'arrête.  
Non, encore un peu.  
Cette fois-ci vous ne dites même pas : ce sera tout pour  
aujourd'hui. Cette fois-ci vous ne le dites pas.  
Vous me laissez entendre qu'il y a encore du temps. Alors que la  
limite est dépassée depuis longtemps.  
Cette fois-ci, c'est moi qui décide de la fin.  
À qui parler maintenant que vous êtes sur le point de vous en aller?  
À qui adresser ces mots?  
Je vais pleurer.  
Revivre une rupture. Je m'en sens incapable.  
Des maux de dos tout à coup apparaissent.  
Aujourd'hui.  
C'est la dernière séance.  
Partir. Sans vous demander l'autorisation.  
Partir pour ne plus revenir.  
Du moins comme ceci.  
En entrant dans votre bureau.  
En plaçant mon sac devant vous.  
En me couchant sur le divan.  
À côté de votre tête.*

*Sans jamais croiser votre regard avec toujours la conscience de  
votre soupir, de vos acquiescements, de vos silences.*

Ce sera la dernière fois.  
Pour toujours.

## XXVII

Sans lui, je ne sais pas où je  
serais.

Parfois je l'oublie.

Effectivement.

Parfois, je me tourne vers un  
autre désir.

Désir pour le plus grand que  
soi, qui n'a pas de visage, ni  
d'existence.

Désir.

Pour autre chose.

L'autre.

Un passage vers ce désir.

Désirer l'autre.

Pour le nier ensuite.

Pour le faire disparaître.

Pour l'oublier.

Pour aller plus loin.



Puis.  
Peur de le perdre.  
Peur de la solitude.  
Peur de ne plus savoir  
comment.  
Aller plus loin. Sans lui.  
Peur d'oublier.  
Peur de ne plus pouvoir  
désirer. Avec lui, sans lui.  
Peur d'aller vers quelqu'un  
d'autre.  
Peur de ne pas savoir comment  
faire pour l'oublier. Peur de  
recevoir l'indifférence de  
l'autre. Et que le désir du désir  
s'achève, là, pour toujours.  
Peur que l'œuvre n'advienne  
pas.  
Peur que tout s'arrête là.  
Sans lui. Sans autre chose que  
lui.  
Que la parole cesse pour ne  
jamais revenir.

Sa présence. Peut-être. Je la  
nie.  
Pourtant. Hier. Dans le lit.  
Je m'imaginai ne plus jamais  
pouvoir le serrer dans mes  
bras.  
J'étais triste.        Sans larme.  
Une douleur lancinante. Plus  
d'attente un instant.  
Seulement une poussée pour  
autre chose.  
Puis tentative de dire ça,  
seulement ça.

Quitter les mots.  
Pour revenir à ce qui fait  
plaisir.  
Tendre. Plus proche.  
Ne pas trop.  
Juste un peu.  
Ne plus savoir pour un instant  
ce qui est là.  
Savoir que ça va.  
Tout simplement.  
Sans plus question de savoir,  
  
si lui, ou non.